
Les derniers jours du ghetto de Varsovie

Lazarz Menès



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/15425>

DOI : 10.4000/11t62

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 6 juin 2024

Pagination : 107-123

ISBN : 978-2-494942-03-5

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Lazarz Menès, « Les derniers jours du ghetto de Varsovie », *Tsafon* [En ligne], 87 | 2024, mis en ligne le 10 juin 2024, consulté le 15 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/15425> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11t62>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Citer cet article :

Menès Łazarz, « Les derniers jours du ghetto de Varsovie », *Tsafon*, n° 87, juin 2024, pp. 107-124.

LES DERNIERS JOURS DU GHETTO DE VARSOVIE

Łazarz Menès

Traduction du polonais : Iza Zatorska, professeur de littérature française à l'Université de Varsovie.

Présentation : Danielle Delmaire, professeur émérite université de Lille.

107

Il y a quelques mois, Danièle Menès attira mon attention sur le témoignage de son oncle Łazarz Menès, survivant du ghetto de Varsovie, dont elle possédait la traduction anglaise de l'original polonais. J'acceptais très volontiers de le publier mais je préférais une traduction française de l'original. Je me tournais alors vers Iza Zatorska, professeur de littérature française à l'Université de Varsovie, qui accepta sans hésitation, malgré ses multiples occupations scientifiques. Par l'intermédiaire de Danièle Menès, elle parvint à se mettre en relation avec Józef Menès, le fils de Łazarz, qui approuva ce projet de traduction et de publication. Il restait à travailler sur le manuscrit original qui se trouve à l'Institut Pilecki de Varsovie (Institut de Solidarité et de Vaillance sous le patronage de Witold Pilecki). Le professeur Magdalena Gawin, directrice de cet institut dépositaire du manuscrit, n'hésita pas à son tour de nous accorder l'autorisation de la traduction et de la publication.

Le document est la déposition de Łazarz Menès devant un juge d'instruction, en vue d'un procès. Il commence le 21 septembre 1945, soit quelques mois à peine après la fin de la guerre. C'est donc un témoignage presque immédiat qui n'a pas pu être édulcoré par des défauts de la mémoire. Il en a d'autant plus de valeur. Sa transcription polonaise et sa traduction en anglais se trouvent sur le site de l'Institut Pilecki, au podcast « Zapisy terroru – Repozytorium ».

Toute l'équipe de *Tsafon* est particulièrement heureuse d'avoir obtenu l'autorisation de la traduction et de la publication de ce précieux témoi-

Je tiens à ajouter que, initialement, les Allemands avaient accepté les soi-disant Arbeitskarten avec un cachet nazi. Elles n'étaient délivrées qu'aux employés des ateliers ou des usines travaillant pour les Allemands, mais les titulaires de ces cartes, qui devaient également se présenter dans la cour de l'immeuble avec tous les autres habitants, ont ensuite été séparés du reste de la population et ont eu le droit de rentrer chez eux.

Je tiens à préciser que les familles de ces employés n'étaient pas protégées par l'*Arbeitskarte* du chef de famille, elles ont donc été déportées.

Ceux qui étaient restés dans les appartements, s'ils n'avaient pas eu la chance de choisir la bonne cachette et s'ils avaient été dénichés, étaient tués sur place par les Allemands, qui continuaient à fouiller les appartements dans de telles situations.

En pratique, cela a incité de nombreux Allemands à installer de vrais ou de faux ateliers autour du ghetto ; pour être porté sur la liste des employés de [surajouté : ce qu'on appelait – IZ] « *szopy* », les gens payaient des sommes exorbitantes, que les Allemands empochaient, avec la promesse de leur prolonger la vie de quelques mois. Il s'agissait d'une opération délibérée visant à tirer toutes les ressources du ghetto avant l'extermination de ses habitants.

À cette époque, à la suite d'une ordonnance allemande, le ghetto avait été réduit à un tiers de sa superficie d'origine, la partie allant jusqu'à la rue Leszno (le mur d'enceinte) / F° 140r° / a été retranchée. Une fois de plus, mes parents et moi avons dû déménager, en 15 minutes, de la rue Żelazna à la rue Gęsia 30, dans une usine métallurgique dirigée par mes amis. L'ordonnance allemande sur la réduction du ghetto a été publiée de manière inattendue et ne donnait que quelques heures pour organiser un nouveau logement et s'y installer. Les rues offraient un paysage dantesque : elles étaient bondées [...] de gens portant leurs baluchons ou poussant leurs charrettes à bras minables, les quelques heures restant pour déménager obligeaient en réalité à quitter immédiatement son appartement car si quelqu'un restait encore dans la partie inhabitée du ghetto après l'heure prescrite, il était abattu sur-le-champ. La limite du ghetto réduit longeait le côté pair de la rue Leszno, le long de la rue Wolność, de la rue Okopowa, jusqu'à la rue Stawki, etc., mais il y avait un atelier rue Prosta sous le nom commercial de « Szulc » [surajouté au crayon bleu : Toebbens – IZ] resté en dehors. Dans ce ghetto réduit, l'opération d'extermination se poursuivait. Chaque jour, des unités d'Allemands, de Lettons et d'Ukrainiens quittaient le *Befehlstelle* et, entrant dans le ghetto, ils encerclaient bâtiment après bâtiment, rue après rue, poussant tout le monde sur la *Umschlagplatz* ; ceux qui étaient restés dans leurs appartements ont été tués sur place.

couverte des cadavres de personnes mortes sous les balles des Allemands ; aucune aide ni secours de nulle part ; au milieu des gémissements, des jurons, des pleurs, des coups et des coups de feu, la vague humaine s'est ébranlée vers l'*Umschlagplatz*.

Ce fut la dernière fois où j'ai vu mon père, dans cette vague ; il était condamné à mort avec les autres. Et avant, encore, au supplice des coups, de la soif, du voyage infernal sans eau ni air dans des wagons scellés jusqu'à ce que les fours de Treblinka mettent fin à leur souffrance.

C'est vers le 10 septembre 1942 que s'achève la première étape de l'extermination des Juifs à Varsovie. Environ 400 000 personnes sont alors déportées (juillet-août 1942). Dans le ghetto réduit /F° 142v°/ de Varsovie, il ne restait plus qu'environ 100 000 personnes, tous ouvriers dans les ateliers travaillant pour les Allemands. Le ghetto a changé d'aspect. Il n'y avait plus d'individus, d'appartements privés, de familles, etc. Il n'y avait que des numéros. Chaque atelier avait son propre bâtiment où, le matin, les gens se réunissaient, en colonnes serrées, pour aller au travail. Le retour se faisait de même. Marcher seul dans les rues désertes, à l'écart de la colonne d'ouvriers, signifiait une mort certaine de la part des patrouilles allemandes qui sillonnaient constamment les rues. Mais les colonnes de travailleurs elles-mêmes n'étaient pas certaines de leur sort ; en route, entre l'habitation et l'atelier, ils étaient toujours fouillés et volés par les Allemands.

À cette époque, les Juifs avaient déjà compris que, de toute manière, ils étaient condamnés à mort ; il valait donc mieux mourir avec honneur. C'est alors que l'organisation de combat a commencé à intensifier ses activités par des appels sur les murs d'immeubles morts, des collectes d'argent et, le plus important, l'acquisition d'armes et de munitions, à n'importe quel prix et de n'importe quelles sources.

Bien que les Juifs aient été complètement isolés, toujours fouillés, menacés de mort, les armes (le plus souvent les pistolets) arrivaient par voies diverses, /F° 143r°/ plusieurs fois achetées aux Allemands mêmes contre des sommes faramineuses. Beaucoup d'armes ont été livrées par les égouts grâce aux Polonais qui y travaillaient.

Ce calme relatif, meurtrier, dura jusqu'au milieu de [jan]vier 1943. De plus raisonnables en avaient profité pour fuir du côté « aryen », ce qui était encore possible avec l'aide de sentinelles allemandes soudoyées. D'autres, dont je faisais partie [ne] pouvant pas quitter ma vieille mère épuisée, préparaient divers abris « supérieurs » et « inférieurs », emmagasinaient des vivres, tout en cherchant à gagner du temps, espérant

que chaque jour pourrait apporter le salut. Pourtant, au lieu du salut, l'anéantissement vint.

À la mi-janvier, les Allemands procédèrent à une purge de [quelques] jours, qui aboutit à la déportation d'environ [20 ?] 000 personnes aux fours de Treblinka. Maintenant, on ne se souciait plus de savoir si quelqu'un était un ouvrier qualifié, travaillant pour les Allemands, si un atelier fonctionnait ou non. On enlevait dans la rue des colonnes entières d'ouvriers qui se rendaient aux usines en les dirigeant, par la voie devenue « ordinaire », à la *Umschlagplatz*. Au bout de cinq jours, l'opération a été temporairement arrêtée; [une second]e vague de chanceux, qui avaient survécu, fut passée du côté « aryen ». Environ 50 000 personnes qui étaient restées dans le ghetto, n'avaient aucune relation du côté « aryen », /F° 143v°/ ou bien ils avaient des parents qu'ils ne pouvaient quitter (tout comme moi, avec ma vieille mère). Pour ces 50 000 personnes, la situation était tout à fait claire : nous savions que nous étions condamnés à mourir, la question était de savoir quand la peine serait exécutée. Les produits les plus demandés étaient alors trois types d'objets : 1) les armes à feu et les munitions, 2) les pilules de cyanure, 3) les vivres.

À cette époque, un nouveau concept d'abri apparut également, c'est-à-dire les abris dits permanents. Leur différence par rapport aux abris ordinaires était qu'il n'y avait pas d'entrée masquée; ces abris étaient le plus souvent souterrains, bien équipés, munis d'une ventilation et ravitaillés en vivres pour un an et plus; après que les utilisateurs d'un tel abri y avaient pénétré, l'entrée était entièrement maçonnée par des personnes de confiance. L'eau y était procurée par une pompe. Ces gens espéraient qu'après l'épuisement des provisions, à savoir après plus ou moins un an, ils abattraient eux-mêmes le mur ou le plafond et sortiraient – peut-être dans un monde déjà libre. Je n'ai pas suivi cela, car je pensais que, premièrement, les nerfs humains ne pourraient pas tenir pendant un an et que les enfermés finiraient par devenir fous. Avec les ouvriers de notre atelier qui n'existait plus, nous avons préparé deux abris « inférieurs » et deux abris « supérieurs »; nous avons emmagasiné de la nourriture pour plusieurs mois, nous imaginant /F° 144r°/ que, même si l'ultime opération commençait, étant jeunes et plus ou moins armés, nous serions capables de passer le mur pour arriver du côté « aryen ».

Nous nous sommes ainsi bercés d'illusions jusqu'au 19 avril 1943, quand est arrivé le moment de l'extermination ultime des malheureux survivants juifs de Varsovie, lorsqu'on allait effacer de la surface de la terre toute trace d'environ 500 000 personnes, la plus grande population juive d'Europe, qui avaient autrefois vécu et travaillé ici.

[Le 19 avril] 1943 tombait la veille de la Pâque juive et cette date avait été choisie par les Allemands pour liquider les restes du ghetto ; il est caractéristique que pour ce genre d'opérations les Allemands choisissaient, avec malveillance, les dates de certaines fêtes juives solennelles. Le soir [du jour précédent], nous avons été informés par un appel téléphonique du côté « aryen » que l'ultime destruction allait commencer. Quelques-uns se sont encore cachés, d'autres, par exemple se sont simplement échappés par-dessus les murs ou en soudoyant les sentinelles. Cependant, cela n'a été possible que jusqu'à 2 heures du matin. À cette heure, tous les murs du ghetto ont été étroitement entourés par des rangées de SS et d'Ukrainiens équipés de mitrailleuses lourdes, de grenades, etc.

Pendant la nuit, tout le monde a rejoint les abris, de sorte que, le matin, les rues et les bâtiments avaient l'air complètement déserts. Avec plusieurs dizaines de locataires, je me suis caché dans l'abri souterrain au /F° 144v°/ 30, rue Gęsia. Je suppose que les restes de cet abri sont toujours là. À l'intérieur de notre abri, toute la journée nous pouvions entendre des salves et des coups de feu réguliers. Le ghetto se mourait, mais il mourait avec honneur, dans le combat. Cette nuit-là, un des ouvriers de notre atelier a rejoint notre abri ; il avait passé la journée dans l'abri de la rue Miła. La rue Gęsia était en dehors du terrain dit « petit ghetto » et c'est pourquoi il pensait qu'il était plus facile de s'y sauver. Il nous a dit que, dans le ghetto, on voyait des scènes dantesques, que d'ailleurs je devais voir moi-même peu après. Les Allemands ne se sont pas contentés d'examiner minutieusement [les immeubles] en cherchant des gens, mais, avec une exactitude pédantesque, ont incendié immeuble après immeuble, bloc après bloc, bâtiment après bâtiment, ne repartant qu'une fois l'immeuble réduit en cendres. Il va sans dire que de cette manière tous ceux qui se trouvaient dans les abris dits « supérieurs » (logements masqués) ont péri. Personne ne pouvait s'attendre à ce que les Allemands détruisent non seulement les habitants mais aussi complètement toute une [grande] partie de la ville. Quand les gens s'approchaient des fenêtres, à cause de la chaleur et du feu, ils étaient abattus par les Allemands comme des canards. En fait, le plus souvent ils sautaient par les fenêtres pour au moins mourir rapidement.

La résistance de l'Organisation de Combat a été violente mais inefficace. [Biffé : Pourtant les Allemands] Chacun savait qu'il allait mourir, l'avait accepté, mais auparavant au moins, avait pu tuer quelqu'un parmi les hordes allemandes. L'atelier de [bros]seurs /F° 145r°/ dans la rue Świątojerska et le bloc de notre atelier, rue Miła ont opposé la plus longue résistance. Ici, l'une des jeunes femmes, fille d'un des directeurs

de l'atelier, s'est jetée par la fenêtre, avec un paquet de grenades, sur une foule d'Allemands.

Malgré leur domination écrasante, car ils disposaient même de chars et d'un avion de reconnaissance qui tournait constamment au-dessus du ghetto, les Allemands ont subi des pertes relativement lourdes. Pourtant, [qu'] aurait pu faire une poignée de Juifs, armés tout au plus de pistolets et de quelques balles bien comptées, face à une si terrible supériorité allemande, quand le mieux équipé, l'atelier des brosseurs, disposait d'une mitrailleuse qui s'enrayait ? Aucune aide, sauf quelques exceptions. Au cours des premiers jours de combat, des égoutiers sont venus par des égouts, apportant des armes, de la nourriture, emmenant des groupes de personnes par les égouts du côté « aryen ». Cependant, au bout de quelques jours, les Allemands, qui en avaient été informés, ont fait sauter les égouts avec des grenades aux endroits où ceux-ci donnaient du côté « aryen », si bien que nous sommes restés désespérément seuls. Au bout de cinq ou sept jours, la résistance juive a été supprimée ; le ghetto était complètement en flammes. [Dans la matinée], notre abri « supérieur », situé dans le même lotissement au 30, rue Gęsia, a été incendié. Une centaine de personnes y ont été brûlées vives ; au moins cinq personnes environ se sont sauvées en sautant dans une cave que nous avions creusée pour trouver de l'eau, mais la cave s'était remplie de boue et nous l'avions laissée comme ça. [Ils] sont restés toute la journée dans la boue, immergés jusqu'au cou, tandis qu'entre- /F° 145v°/ temps le bâtiment, encerclé par les Allemands, a complètement brûlé. La nuit, étant certains que tout avait brûlé, les Allemands ont quitté les lieux, et les survivants sont venus à notre abri.

Je suis resté dans cet abri avec ma mère et quelques autres personnes proches de moi pendant environ quinze jours. Le séjour là-bas a été rien que macabre ; l'abri avait été prévu pour quinze personnes, il y en avait 70 ; la température, la puanteur et le manque d'air frais étaient atroces ; nous étions presque nus mais même cela ne servait à rien. À quoi s'ajoutait le manque de nourriture ; notre nourriture, comme c'était l'habitude, faute de place avait été rangée dans l'abri « supérieur » et avait brûlé avec lui. Le prix d'une goutte d'eau était égal au prix d'une goutte de sang, car pour avoir de l'eau, nous étions obligés de sortir en chercher la nuit. Après plus ou moins deux semaines, une nuit, ma mère, mes proches et moi avons déménagé dans l'un des abris du 79, rue Gęsia. Il [y] avait quatre abris en tout ; l'un avait été merveilleusement muré derrière un grand transformateur [électr]ique. Malheureusement, il ne restait qu'un seul abri car, ne pouvant supporter la température du bâtiment en flammes et

faute d'air, les gens quittaient tout simplement les autres [abris] et allaient au-devant des Allemands. Les plus chanceux ont pris du cyanure, ceux qui avaient des armes à feu ont tiré sur une foule d'Allemands et sont enfin morts de leur balle ou d'une balle allemande, et les autres [ont été] conduits par les Allemands dans divers endroits (rue Zamenhofa – la prison militaire, rue Nowolipie); là, on exécutait en masse, et après on les [sc. les corps – IZ] /F° 146r°/ aspergeait d'essence et les brûlait.

Je suis resté dans l'abri du 79, rue Gęsia pendant environ trois semaines. Les conditions n'étaient pas moins horribles qu'auparavant. Il y avait une centaine de personnes, dont un grand nombre de femmes âgées et d'enfants. [Jour et] nuit, les gens gisaient sur un sol froid et humide; ils avaient une assiette de gruau la nuit (on ne cuisinait que la nuit pour que la fumée de la cheminée ne révèle pas l'abri, dans la journée). Il fallait lutter pour chaque gorgée d'eau; l'eau était apportée la nuit, depuis la cour, dans des bidons. Les femmes et les enfants [n'avaient] même pas assez de force pour sortir, rampant à travers divers couloirs creusés, afin d'obtenir de l'eau; ainsi, ils étaient condamnés à mourir de soif à moins que quelqu'un ne leur apporte de l'eau.

Au bout de trois semaines, je me suis rendu compte qu'un abri aussi surpeuplé, assoiffé et affamé, serait tôt ou tard découvert par les Allemands, surtout à cause du fracas qui se [faisait] quand on apportait de l'eau dans des bidons à autant de gens, dans une obscurité complète, accompagnée de pleurs, de gémissements et de jurons. Alors, j'ai rejoint un groupe de sept jeunes gens, qui s'étaient fait un abri provi[soi]re et en réalité vivaient sur les décombres des immeubles incendiés, dans des recoins des étages les plus hauts. On y entraît avec tantôt une échelle à cordes rafistolée, tantôt avec une longue échelle en bois qu'on déplaçait d'un palier à l'autre, et qu'on montait encore plus haut si bien que nous atteignons le sixième étage d'un immeuble complètement brûlé, /F° 146v°/ qui n'avait plus aucun escalier. Seuls des jeunes gens énergiques et bien déterminés en étaient capables.

Nos tristes prédictions se sont bientôt tragiquement confirmées : les gens de l'abri « souterrain » de la rue Gęsia, à la recherche d'eau et de restes de nourriture, sont sortis dans la rue tous résignés, sans avoir pris aucune précaution, et ont été attrapés l'un après l'autre; puis, dans la première moitié de juin 1943, la catastrophe est survenue. Les Allemands sont venus dans des voitures, ont jeté quelques grenades dans cet abri, et les gens ont commencé à sortir, ressemblant plus à des cadavres qu'à des humains vivants. Ainsi est morte aussi ma mère. Dans toute cette partie du ghetto, [bien peuplée] (rues Gęsia, Smocza, Miła), il ne restait que huit

personnes en vie : quatre hommes et quatre femmes ; avec moi, il y avait aussi un certain Romek [Zeitmann], qui vit actuellement à Radom, au 51, rue Tramwajowa, app. 3, qui a finalement survécu avec moi. Tous les huit, nous avons accompli de simples miracles pour survivre. Nous disposions de plusieurs abris aux plus hauts étages des immeubles brûlés, où nous nous hissions de la manière décrite ci-dessus (avec une échelle ou une échelle à cordes). On sortait chercher de l'eau la nuit et on la transportait à l'étage avec des cordes ; on déterrait des pommes de terre pourries dans de vieux tas dans la rue Nowolipie (l'atelier Szultz), nous cueillions les pommes qui restaient dans un jardin abandonné (rue Smocza), nous grimpons sur les balcons d'im/F° 147r°/meubles brûlés, dans l'espoir d'y trouver quelques provisions restant de la Pâque et, en effet, à un endroit, nous avons trouvé 10 kilogrammes de saindoux [avec, je] crois, une centaine d'œufs. Lorsque nous les avons combinés avec les pommes de terre déjà apportées, nous avons eu un véritable festin de Lucullus.

Néanmoins, nous étions conscients que [ce n'était] qu'une agonie prolongée et, que tôt ou tard, nous serions pris. D'autant que les Allemands, à la poursuite des survivants ou de l'argent laissé par eux, plutôt en grande quantité, n'arrêtaient de patrouiller dans les rues, la nuit, chaussés de bottes de feutre de sorte qu'il était impossible de les entendre, alors que nous faisons beaucoup de bruit en transportant de l'eau ou des pommes de terre, malgré la plus grande prudence possible.

Nous avons essayé les moyens les plus divers pour sortir du ghetto, comme creuser un tunnel [sous] la rue Pawia (le mur d'enceinte était au milieu de la rue et l'autre côté était « aryen »), sous la rue Leszno (comme ci-dessus). Le soir du jour d'un raid aérien russe sur Varsovie, nous avons essayé de passer par-dessus le mur de la rue Pawia, [mais] nous avons toujours échoué. Le ghetto était [toujours ?] hermétiquement clos et soigneusement gardé. Cependant, dans les premiers jours du mois d'août 1943, des charrettes avec des ouvriers ont commencé à entrer dans la zone du ghetto pour effectuer des démolitions et emporter de la ferraille.

Nous avons pu entrer en contact avec l'une de ces personnes au moyen de lettres dans lesquelles nous les avons implorées de nous secourir, d'apporter de la nourriture et des armes à feu. Nous avons attaché quelques bijoux précieux à chaque lettre ; les gens les ont ramassés mais en général sans se soucier du contenu /F° 147v°/ et réagir à nos appels. Finalement, l'un des charretiers (celui-ci est toujours en vie) a eu pitié de nous et, pendant plusieurs semaines, de manière convenue (en jetant des colis aux endroits indiqués, que nous avons récupérés la nuit), nous a donné des vivres, des médicaments (nous étions tous malades de [gale] que nous n'avions

pas soignée depuis quatre mois), des munitions, etc. Le même homme emporta ma première lettre à ma femme, une « aryenne », qui demeurait alors à Otwock, certaine que j'étais déjà mort. Ma femme a commencé fiévreusement à organiser une expédition de sauvetage, de l'autre côté [du mur], mais les charretiers avaient toujours [peur] de nous emmener dehors.

Entre-temps, la catastrophe [s'est produite]. Nous étions dans un des abris au sixième étage de la rue Nowolip[ie ?], et n'y ayant pas d'eau, nous avons commencé à démonter les chaudières dans les salles de bains pour obtenir au moins un peu d'eau. Cependant, les bruits ont été entendus par les Allemands. Le bâtiment a été encerclé et l'abri a été découvert. Les Allemands ont brisé les murs adjacents et ont fait irruption dans la pièce. Seules deux personnes sur huit ont survécu. Cité ci-dessus, Roman Z[ajtman] a grimpé sur le toit même de l'immeuble brûlé et est resté ainsi pendant deux heures au bord d'un précipice; l'autre, c'était moi; sans aucun espoir, suivant mon propre instinct, je me suis tenu derrière la porte de la cuisine si bien que les Allemands ne m'ont pas aperçu – ce que je ne comprends pas – cela devait clairement être un acte de grâce divine, puisqu'ils ont tourné autour de moi pendant près d'une heure. Dans la main, je tenais un revolver /F° 148r°/ [muni] de cinq balles. Quelques-uns de nos [morts] sont restés dans la cour; d'autres, liés les uns aux autres, furent emmenés à la mort. [Moi seul] j'ai survécu et Romek de même, qui est [finalement] descendu du toit et a failli me tuer car, entendant mes pas en bas, il a pensé que c'était un Allemand attardé. La même nuit, nous sommes retournés rue Gęsia; cependant, Romek n'arrivait plus à marcher car il avait déjà reçu une balle dans une jambe. [Le lendemain] matin, quand la charrette avec nos [sauveurs] s'est arrêtée comme d'habitude devant notre immeuble, sous prétexte de ramasser de la ferraille [dispersée], comme convenu, tous les deux nous sommes sortis dans la cour et avons commencé à jeter de la ferraille dans la charrette, et finalement [sau]vés?, en partie couverts de tôles, nous [nous sommes mis en route]. Un instant plus tard, la porte du ghetto s'est ouverte devant nous (au coin des rues Gęsia et Okopowa, près du cimetière) et, au bout de quelques minutes, nous étions parmi nos amis du côté « aryen ».

Ici encore de terribles épreuves nous attendaient, comme une année vécue en cachette, l'insurrection de Varsovie et sa chute, la sortie des insurgés vers Pruszków; mais tout cela n'était rien comparé à l'enfer que j'avais traversé de mon vivant dans le ghetto de Varsovie [pendant] l'occupation allemande.

Deux signatures : Ł. Menès
vice-procureur le Juge Rybiński



Figure 1. La famille de Łazarz Menès en 1937 à Varsovie.

Archives familiales de Danièle Menès © Danièle Menès

Au premier rang de gauche à droite : la mère de Łazarz Menès, son père, l'épouse d'Aron. Au second rang les trois frères Menès, de gauche à droite : Łazarz, Aron, Józef



Figure 2. Les trois frères Menès, à Paris, en 1946.
Archives familiales de Danièle Menès. © Danièle Menès
De gauche à droite : Łazarz, Aron, Józef

- Aron né en 1906, le père de Danièle Menès, était arrivé en France en 1927, il y avait rencontré son épouse, elle-même arrivée en 1927. À la déclaration de la guerre, il s'était engagé dans le 12^e Régiment Militaire des Volontaires Étrangers. Il avait combattu durant l'été 1940.
 - Łazarz né en 1910, se trouvait dans le ghetto de Varsovie et y vécut la révolte.
- Józef né en 1920, était venu en France avant la guerre pour faire des études. Il rejoignit l'Angleterre où il s'engagea et stationna en Écosse. Il participa au débarquement du 6 juin 1944, en Normandie et au difficile combat de la poche de Falaise. Avec son régiment, il gagna les Pays-Bas et prit part à la libération de Breda. Il demeura dans la zone d'occupation britannique de l'Allemagne jusqu'en 1947.

